

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri de SAINT-PAUL

Les microbes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 81-86

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Les Microbes

Ils sont à l'ordre du jour. Celui qui oserait révoquer en doute l'existence de ces bataillons innombrables, s'attirerait le sarcasme et les foudres de tous nos modernes savants, dont les sentences, pensent-ils, doivent être irrévocables. Oh oui ! c'est contre les microbes que nous devons diriger nos vues stratégiques et dresser nos plans de campagne. Si nous pouvions arrêter leur noire invasion, que dis-je (personne, que je sache, n'a encore eu l'idée de déterminer la couleur de ces infiniment petits et pour cause...) si nous pouvions dresser devant eux une barrière qu'ils ne sauraient franchir, oh alors ! nous oserions défier la mort et nous promettre une éternelle existence ici bas. Mais non, rien n'arrête ces êtres délétères : ils naissent avec nous et dans nous, ils vivent de notre vie jusqu'à ce qu'ils aient acquis assez de puissance pour nous jeter dans les bras de la mort. S'il en est ainsi, n'est-il pas vrai qu'ils sont nos plus cruels ennemis ? Quant à moi, sans être un disciple d'Hippocrate, je crois qu'il n'en est pas ainsi. Que les microbes existent, on ne saurait le nier avec certitude, mais que leur influence dans nos maladies, et même dans nos indispositions passagères, soit aussi grande et aussi efficace que certains théoriciens voudraient nous le faire croire, je pense que nous pouvons hésiter à donner notre credo, sans que l'on puisse nous accuser a priori d'être rebelle à la science moderne.

Voyez plutôt. Il y a certaines gens qui ne paraissent avoir des yeux que pour nous déterminer la présence de ces affreux et impitoyables bourreaux. Ils voient des microbes partout. Faut-il vous étonner alors que des médecins eux-mêmes se soient récriés contre cette manie de la microbiologie ? « J'ai droit, a dit M. Lefèvre, de faire remarquer

qu'elle est parfois encombrante. » En effet, n'avez-vous pas fait cette constatation que le microbe est devenu la chose de tout le monde, comme s'il était en quelque sorte tombé dans le domaine public.

Cela prouve-t-il qu'on le connaisse ? Oh ! non, car s'il s'agit de dire ce qu'il est, d'où il vient, où il va, comment il se comporte dans notre organisme, personne ne le sait au juste, du moins parmi les gens du monde qui en parlent tant. Le microbe plaît même davantage par ce mystère. L'imagination est plus à l'aise, plus libre de lui attribuer les mille choses inexplicables de la maladie et même de la vie normale. Grâce à lui, on peut même se donner des airs de savants sur ce qu'on ignore. On regardera le corps humain comme un vase inerte où vivent, agissent et se disputent les microbes ! Vous êtes malades ? Rien de plus simple, vous avez attrapé le microbe de la maladie. Vous vous portez bien ? Tant mieux, c'est que vous n'avez pas de méchants microbes. Si vous digérez bien, c'est que vous êtes suffisamment pourvu d'un bienfaisant microbe qui vous apporte la précieuse contribution de son pouvoir digestif. Si vous digérez mal, c'est l'impitoyable microbe qui est venu établir sa résidence dans votre estomac, et qui s'est même aventuré jusqu'aux différents tubes intestinaux, faisant sentir partout sa méchante contagion. Une odontalgie opiniâtre, vous empêche-t-elle de goûter les douceurs du sommeil, n'allez pas chercher ailleurs que dans les microbes, les auteurs du mal. Est-ce la céphalalgie qui vous tourmente, en avant les microbes ; leurs bataillons serrés et agressifs ont mis en fuite ceux qu'on est convenu d'appeler les bien-faisants, pour s'emparer de la place.

Souffrez-vous d'un mal que l'on est convenu d'appeler « rhume de cerveau », on vous dira que ce sont les microbes qui, s'attaquant avec acharnement aux fibres nasales, produisent cette irritation, chronique chez

certaines sujets, passagère chez d'autres. Toussez-vous, on ne s'en prendra pas aux froids rigoureux de l'hiver, ni aux courants d'air ; non, ce sont encore les microbes qui se sont donné rendez-vous dans les bronches et dans les voies respiratoires, déterminant par leur seule présence une détente en même temps qu'une inflammation des cordes vocales. Chassez les microbes, votre appendice nasal reviendra à son état normal ; votre voix et votre respiration ne seront plus gênées, ou plutôt lorsque l'heure du départ et de la retraite aura sonné, ils s'en iront de leur plein gré, car, ne dit-on pas vulgairement que tout rhume ne se guérit que lorsque il est arrivé à sa pleine maturité.

Ce n'est pas tout. On parle beaucoup aujourd'hui du terrain favorable où se développe la violence du microbe. Etes-vous forts et robustes, jouissez-vous d'une bonne santé ? C'est que le « mortel ennemi » n'a pas trouvé chez vous un terrain favorable. Mais êtes-vous malades, d'une faible complexion, n'en doutez plus, voilà que la place est toute préparée pour recevoir sa visite. N'est-ce pas là une assertion paradoxale ou mieux un cercle vicieux ? Le microbe devient mortifère seulement dans un terrain morbide, de sorte qu'il faut être malade pour que le microbe vous rende malade. Je n'insiste pas davantage de peur de blesser sur ce point les croyances de mes lecteurs.

C'est surtout chez les phthisiques qu'on s'est plu à démontrer les ravages du prétendu unique facteur de nos maladies. Pourquoi ce jeune homme, cette jeune fille, s'incline-t-elle vers la terre, comme une tendre fleur qu'un soleil trop chaud a caressée. Hélas ! dans les replis mystérieux de son organisme une fibre a été touchée et c'est fini. L'ennemi est là, travaillant dans l'ombre, invisible et muet, allant droit son chemin dans son œuvre souterraine. Sous ses coups sourds, toute cette verte jeunesse

souriante d'espoir et de rêve, s'incline peu à peu, s'étirole et tombe. Oh ! voyez comme l'ennemi travaille et le jour et la nuit sans répit, il déchire, il ronge cette jeune poitrine qui se soulève convulsive et haletante. S'il vous était donné de plonger vos regards dans la région thoracique, vous y verriez à votre grande stupéfaction des cavernes arrondies, des antres profonds, des dédales et des labyrinthes interminables creusés par ces ouvriers invisibles qui se nourrissent des fruits mêmes de leur travail de destruction. Mais lorsqu'un labeur infatigable est venu à bout de cette poitrine envahie par ces affreux carnassiers, d'autant plus à craindre qu'ils se cachent pour accomplir leur œuvre, lorsqu'il ne reste plus, pour ainsi dire, que quelques lambeaux de chairs mêlés à une fange corrompue, on voit ce jeune homme, cette jeune fille las de lutter encore, se laisser aller au découragement, prêts à rendre les armes. Chaque jour creuse plus profondément, sur leur front pâle et sur leurs joues amaigries et dans l'orbite sombre de leurs yeux vitrés et sur leurs lèvres blanchissantes, les traits et les plis sinistres de la mort. La dernière heure a sonné, ces deux tendres fleurs du printemps tombent sur le sol pour ne plus se relever. Encore une fois, qu'est-ce qui les a couchés dans la tombe ? C'est toujours le microbe, l'impitoyable microbe, croyez-en nos savants.

Il faut avouer que les anciens médecins, s'il leur était donné de prendre connaissance de ces nouvelles théories secoueraient la tête avec un certain air de doute et d'incrédulité et ne pourraient se faire à de telles hypothèses. Pouvons-nous les taxer de rebelles à la vérité ? Je crois encore que ce serait pousser trop loin notre jugement et vouloir leur imposer une théorie qui, quoi qu'on en dise, n'est encore qu'à l'état de système. Or, ne sait-on pas que la science humaine n'a pas le droit d'imposer ses assertions fantaisistes, tant qu'elle n'est pas parvenue à en démontrer

l'évidence ? Ainsi, croyez à l'existence des microbes, on n'y croyez pas, vous serez toujours en présence d'un grand point d'interrogation.

Mais c'est surtout lorsqu'il s'agit de la propagation de ce malencontreux animal (souffrez que je l'appelle ainsi, quoi qu'on ne connaisse pas encore sa nature), c'est, dis-je, surtout sur ce point que les imaginations se donnent libre cours. Certaines gens n'osent bientôt plus sortir de leur appartement et se nourrir d'aliments devenus, selon eux, des repaires de bourreaux, de crainte d'en subir l'infection. Elles se garderaient bien non-seulement de porter leurs pas vers les sanatoriums où ils doivent pulluler, mais encore elles feront un long détour pour éviter un crachat qui se pose malencontreusement devant eux. Usant de mille précautions, elles auront recours à leur mouchoir de poche avec lequel elles emprisonneront leur bouche et leur nez. Toutes les entrées sont soigneusement gardées comme une citadelle que l'on veut défendre. Dans les rues, dans les théâtres, dans tous les lieux de réunion et surtout dans les wagons de chemin de fer, elles sont continuellement sur le qui vive et ne se donnent pas un instant de sécurité. Avouez que c'est vouloir pousser trop loin cette loi qui nous oblige à veiller sur la conservation de notre vie. D'un autre côté, ne serait-ce pas tomber au pouvoir des microbes que de vouloir les éviter partout et toujours ? C'est presque un fait acquis de nos jours à la science que craindre avec trop d'anxiété une maladie, c'est aller, pour ainsi dire, inévitablement au devant d'elle.

Un journal, voulant sans doute jeter une pierre dans le jardin des amateurs de microbes, s'est plu dernièrement, à faire croire à ses lecteurs que les pièces de monnaie en argent et surtout en or, sont les principaux véhicules par lesquels se propagent les microbes. Ayant passé par différentes mains, elles ont été souillées par le contact et

voilà pourquoi les riches surtout sont plus sujets aux maladies provenant de la présence du terrible envahisseur. Je ne sais si cette théorie est entrée dans le cerveau de beaucoup de gens. Pour moi je connais certain directeur d'œuvres philanthropiques qui, bien qu'il ait foi à la présence des microbes et à leur grande propagation, ne craint pas cependant de tendre sa main à tous ceux qui voudront y déposer une pièce en argent et même en or. Bien d'autres, sur ce point, avouons-le, feront taire leurs appréhensions et il ne viendra à l'idée de personne de refuser même un sou de peur d'en être contaminé. Effet de mirage, quoi ?

Est-ce à dire qu'il ne faille pas prendre des mesures de précautions ? Non, La Fontaine n'a-t-il pas dit : « La prudence est la mère de la sûreté. »

Mais, en toutes choses, évitons les excès.

J'ai fini. Plût à Dieu que ce modeste article ne m'attire pas les foudres des hommes de l'art et peut-être encore de ceux qui ne le sont pas.

Henri de SAINT-PAUL